

—Joli type de bandit ! murmura-t-il entre ses dents. Evidemment, il ne peut y avoir de doutes, c'est lui qui a fait le coup !

Puis, soudain, il se lève et vient l'examiner de plus près.

Un signalement lui est parvenu, il y a quelques jours, au parquet, après la tentative de vol chez le général Auberpin.

Le voleur avait été vu, cette fois, et le cocher, qui se faisait fort de le reconnaître, en avait donné le signalement.

Cette haute taille, ce cou de taureau, ces épaules carrées, ces cheveux noirs en désordre, ces yeux flamboyants, le cocher avait tout remarqué et Henri de Milberg remarquait tout à son tour.

Le cocher avait même ajouté :

—Un joli garçon, ma foi.

Et en les voyant si près l'un de l'autre, Marie-Thérèse frémissait.

Son regard se portait du visage de Milberg au visage de son fils !

Elle pouvait faire ainsi l'odieuse comparaison !

Non elle ne s'était pas trompée, Borouille ressemblait à Henri !

C'était les mêmes yeux, mais ce n'était pas le même regard. Les yeux de Milberg avaient conservé un peu de leur trompeuse douceur, tandis que ceux de Borouille étaient farouches. C'était la même bouche aussi ; mais seulement gourmande et voluptueuse chez le magistrat, elle devenait chez le bandit ignoble et cruelle. Chez l'un comme chez l'autre, la figure présentait les mêmes traits réguliers, la même oreille finement ourlée, le même menton à fossette. Et, il y a vingt ans, Milberg ne portait pas une moustache plus fournie que celle qu'avait aujourd'hui Borouille.

Vraiment, c'était Milberg rajeuni qui surgissait devant elle, à côté de Milberg devenu plus grave, plus compassé, plus froid.

Le magistrat, lui, n'examinait Borouille que parce que celui-ci lui offrait un beau type de coquin.

—Depuis combien de temps êtes-vous à la ferme ?

—Depuis deux jours. Et j'allais partir...

—Quelle est votre profession ?...

—Journalier.

—C'est la profession de ceux qui n'en ont pas.

—C'est possible.

—Tous les vagabonds de votre espèce se disent journaliers.

—Tout le monde ne peut pas être de la magistrature, répondit le garçon, insolemment.

—D'où venez-vous ?

—Oh ! je viens de voyager un peu partout.

—Vous cherchez de l'ouvrage, n'est-ce pas ? dit Milberg avec ironie.

—Oui, et si vous pouvez m'en donner, ça me rendra service.

—Quel a été votre dernier domicile ?

—La Pierre-de-Marbre ; j'étais couché tranquillement tout à l'heure ; je dormais ; on m'a réveillé ; qu'est-ce que l'on me veut ?

—Et avant d'arriver à la Pierre-de-Marbre ?

—Je couchais à la belle étoile.

—Je comprends. Vous allez essayer de vous dérober, en refusant tout les renseignements capables d'éclairer la justice... C'est un système...

—Je te crois ! fit Borouille à demi-voix.

—De qui pouvez-vous vous réclamer ?

—Je n'ai rien fait. Je n'ai pas besoin de me réclamer de personne.

—Quel âge avez-vous ?

—Dans les vingt ans.

—Combien de fois avez-vous été condamné ?

—Jamais !

Milberg haussa les épaules.

—Votre nom ! dit-il.

—Je n'en ai pas.

—Je vous ordonne de me dire votre nom !

Marie-Thérèse, pleine d'angoisse, retenait son souffle.

—Puisqu'on vous dit que je n'en ai pas... Je ne puis pourtant pas en fabriquer un pour votre plaisir..

—Vous avez intérêt à le cacher à la justice.

—Je suis un enfant abandonné.

—Recueilli par l'Assistance publique ?

—Oui, dans le temps. Mais il y a longtemps que je l'ai dans le nez, l'Assistance publique. Je me suis tiré des pieds de bonne heure.

—Vous avez dû passer par les colonies pénitentiaires.

—Jamais ! Je suis inoffensif comme un oiseau dans son nid.

—Où étiez-vous le 14 novembre dernier ?

—Il y a huit jours ?

—Oui.

—Et vous, monsieur le magistrat ?

Milberg ne se fâchait pas de ces insolences ; au contraire, c'était comme un dernier coup de pinceau qui lui complétait son homme.

—Vous ne voulez pas me répondre ?

—Comment donc ? Vous dites le 14 novembre ? Je présidais ce jour-là un congrès de philanthropes.

—Cette nuit-là vous cherchiez à dévaliser la villa du général Auberpin.

—Je suis un honnête homme.

—Vous avez été vu. On vous reconnaîtra.

Borouille eut un léger frisson. Oui, on l'avait vu. C'était le point faible. La situation devenait pour lui de plus en plus dangereuse.

—Ce n'était pas la première fois que vous pénétriez ainsi chez le général. Vers le mois de février ou de mars de cette année — je n'ai pas la date précise dans la mémoire, — vous avez dévalisé la villa, vous étiez accompagné de plusieurs complices. Celui qui a pénétré dans la maison avec vous est infirme, il boite... Vous savez bien que vous avez failli être surpris...

—C'est des histoires... Je suis pur comme l'oiseau dans son nid.

—Ce n'est pas tout. Deux autres complices faisaient le guet dans le jardin et ont failli être saisis par le cocher : un jeune garçon et une jeune fille... L'un des deux a été blessé d'un coup de revolver, car on a, le lendemain, retrouvé du sang sur les feuilles mortes, dans le bois qui a protégé votre fuite, derrière la villa.

—Des histoires, des histoires...

—L'enquête ouverte par mon prédécesseur, et dont j'ai parcouru les notes lors de votre seconde tentative contre la villa, a même amené plusieurs découvertes très intéressantes...

—Ah ! ah ! Vous permettez que je prenne une chaise, monsieur ?

—Vous habitez, avec vos jeunes complices, un hangar situé sur la rive de la Vence et vous avez été employé pendant cinq ou six jours chez un briquetier du pays. Il vous reconnaîtra, lui aussi, au besoin comme il reconnaîtra vos complices. Malheureusement, cet homme ne vous employant que provisoirement, ne vous a même pas demandé vos noms... Dans la Vence, on a retrouvé un ballot d'argenterie, provenant de chez le général... Et dans le hangar, un flacon de malaga, dérobé, avec des biscuits... Sur la paille du hangar, encore des traces de sang...

Borouille voyait se resserrer l'étreinte autour de lui.

Il devenait grave. Ses yeux brillaient, soudain, de toute sa rage concentrée, avec un éclat extraordinaire.

Le magistrat restait souriant.

Où avez-vous connu le berger Charlot ?

—Je l'ai rencontré comme ça, sur la route dans le temps.

—Ne serait-ce pas l'un de vos complices ?

—Je n'ai jamais fait de mal. Je n'ai donc jamais eu de complices.

—Il doit connaître votre nom. Il nous le dira.

Borouille serra les poings. C'était vrai, Charlot parlerait. Il était donc perdu, irrévocablement perdu ? La justice rétablirait bien vite les différentes phases de sa vie vagabonde avec l'aide de l'Assistance publique et les rapports des maisons pénitentiaires.

Et Charlot serait là, pour affirmer que tout cela était vrai !...

Alors, il se dit que la violence et l'ironie ne réussiraient pas et que mieux valait employer la persuasion et la prière.

Au lieu de braver la justice, il aurait plus de profit à se poser devant elle comme une victime du sort.

Il jetait, dans l'esprit du juge, un peu d'hésitation ; s'il gagnait du temps, — si peu que ce fût, ne fût-ce qu'une nuit — c'était une chance de plus de s'en tirer.

Milberg s'était très bien rendu compte que la menace, si simple, de demander à Charlot le nom du bandit, avait singulièrement troublé celui-ci. Il ne fut donc pas autrement surpris quand il entendit :

—Monsieur, cela est vrai, Charlot me connaît et vous dira mon nom. Il pourra vous dire aussi qu'on n'a jamais rien eu à me reprocher et que je suis un honnête garçon...

Il essaya de pleurer, fit une grimace et porta sa main à ses yeux.

—Pourquoi veut-on me faire de la peine ?

Milberg ne retint pas un geste de dégoût.

—Il est complet, murmura-t-il ; hypocrite par-dessus le marché !

L'autre, en larmoyant, continuait :

—C'est vrai, je suis un vagabond, mais ce n'est pas une raison pour m'accuser de vol et d'assassinat.

Il eut l'audace de dire en se penchant vers le cadavre du père Violaines, donc les yeux glauques étaient tournés vers lui :

—Si ce pauvre homme pouvait parler !

Il n'acheva pas. Des sanglots l'interrompirent. C'était Marie-Thérèse, saisie d'horreur devant tant de cynisme.

—Ah ! le misérable ! le misérable ! disait-elle.

Milberg se reprenait à sourire.

Il allait connaître la vérité. Pour lui cela devenait évident.

Marie-Thérèse, qui la savait, la vérité, ne la tuait pas davantage, ou bien le jeune garçon à court de moyens pour se défendre et pressé de toutes part, la dirait lui-même.

Mais Borouille, montrant la fermière :

—Tenez, monsieur le juge, regardez cette pauvre femme. Elle a pitié de moi, celle là ! Elle me comprend ! Et puis, quoi ? Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise encore ? Ce n'est pas moi qui l'ai décollé, le vieux, et voilà tout.

—Êtes-vous disposé maintenant à répondre à mes questions ?

—Mais je ne fais que ça, monsieur le juge. Qu'est-ce que vous m'avez demandé ? Ce que je suis ? Je suis journalier, on ne m'a pas appris de métier, ce n'est pas ma faute. J'accepte tous les tra-